

CENTRE D'ÉTUDES ET MUSÉE EDMOND MICHELET BRIVE-LA-GAILLARDE

Le Centre d'études et musée Edmond-Michelet comprend :

- un musée composé de 10 salles consacrées à :
 - Edmond Michelet, le chrétien et l'homme d'État
 - La Résistance
 - L'occupation
 - La Déportation
 - Les Droits de l'homme
 - La seconde guerre mondiale
 - La propagande par l'image
- une bibliothèque et un service de documentation spécialisés sur la seconde guerre mondiale :
 - Plus de 6 000 ouvrages disponibles
 - De nombreux journaux et revues
 - Une vidéothèque
- un service d'archives mettant à disposition :
 - Les fonds Edmond Michelet et Étienne Borne
 - Des fonds d'anciens résistants, déportés, personnalités
 - Une photothèque
 - D'anciens journaux et revues
- un lieu d'animations avec des expositions permanentes, des expositions itinérantes, des conférences, un colloque annuel.
- un service éducatif.

Un établissement original

Le Centre a été créé à l'initiative de Marie Michelet, l'épouse d'Edmond Michelet, et de l'association des Compagnons de la Fraternité Edmond Michelet. Le projet a pris forme au début des années 70.

La maison familiale des Michelet a été cédée à l'Association afin d'y créer un établissement, en partenariat avec la ville de Brive-la-Gaillarde, destiné à l'étude des événements survenus durant la seconde guerre mondiale, de la Résistance et de la Déportation en particulier. Le Centre Michelet a été inauguré le 8 mai 1976.

Dès le départ le projet se voulait différent d'un lieu de mémoire. Ainsi, Marie Michelet a toujours refusé que l'établissement soit un mémorial figé, mais un lieu de vie où l'exposition permanente côtoie un lieu d'étude et de réflexion. C'est de cette volonté qu'est née l'appellation actuelle de "Centre d'études".

Le Centre Michelet en quelques mots...

Le Centre d'études Edmond-Michelet est un établissement culturel ouvert au public, situé à Brive-la-Gaillarde, en Corrèze (19). Son objectif est de contribuer à la recherche historique et à sa diffusion, en s'attachant aux problématiques liées à l'image, pour la période du XX^e siècle et plus particulièrement durant la seconde guerre mondiale.

L'établissement est constitué d'un musée, d'une bibliothèque, d'un service d'archives et de documentation et d'un service éducatif.

Un musée

Le musée du Centre Edmond Michelet retrace en ses murs l'histoire de la seconde guerre mondiale sous différents aspects. Plusieurs thèmes ont été privilégiés pour évoquer cette période,



Centre d'études et musée Edmond Michelet



La bibliothèque



Visite d'un groupe des Vosges

notamment la Résistance, la Déportation, la vie sous l'Occupation, les Droits de l'homme, Edmond Michelet (le chrétien et l'homme d'État), la propagande par l'image.

Les différents fonds du musée comprennent des documents originaux, en particulier des photographies, des journaux d'époque ainsi que des objets de la vie quotidienne et une collection de peintures.

De plus, le Centre Edmond Michelet abrite une exceptionnelle collection d'affiches de propagande datant de la seconde guerre mondiale (plus de 380 affiches).

Le musée accueille durant toute l'année des expositions itinérantes. Se renseigner auprès du Centre pour connaître la programmation annuelle.

Ouvert tous les jours sauf dimanches et jours fériés. Horaires : 10 h / 12 h - 14 h / 18 h.

Entrée libre et gratuite. Visite guidée sur demande pour les groupes.

Visite guidée individuelle par audioguide (français/anglais)..

Une bibliothèque

Elle comprend plus de 6 000 ouvrages sur des thèmes liés à la seconde guerre mondiale tels que le nazisme, l'occupation, la Résistance, la collaboration, la Déportation, la Libération, les Droits de l'homme, les III^e, IV^e, et V^e Républiques. De plus, elle dispose d'un important fonds documentaire sur la Corrèze et le Limousin.

Son service de documentation possède également des collections de journaux et de revues historiques d'époque.

La bibliothèque met aussi à la disposition de son public des travaux universitaires, des encyclopédies, des périodiques associatifs et des documents audiovisuels relatifs à la période de 1939-1945.

Elle permet aux étudiants, comme aux scientifiques, d'effectuer des recherches dans ce lieu riche d'histoire.

Accès gratuit à la bibliothèque : prêts et consultation.

Ouvert tous les jours sauf dimanches et jours fériés. Horaires : 10 h / 12 h - 14 h / 18 h.

Un service d'archives

Le service d'archives est constitué de différents fonds privés : anciens résistants, déportés-personnalités.

Le Centre Edmond Michelet met à la disposition du public deux importants fonds d'archives : ceux d'Edmond Michelet et d'Étienne Borne. Ces archives peuvent être consultées par tous : chercheurs, professeurs, étudiants, particuliers.

Des recherches en rapport avec les fonds disponibles sont également effectuées par le service d'archives dans le but de répondre aux demandes d'informations du public.

Consultation des documents sur rendez-vous.

Du lundi au vendredi. Horaires : 10 h / 12 h - 14 h / 18 h

Un service éducatif

Créé en 1999 par le service MAEC (Mission académique éducation et culture) du rectorat de Limoges, le service éducatif a pour but d'offrir aux enseignants des possibilités d'exploitation pédagogique des différentes ressources documentaires du Centre Michelet.

Les ressources à exploiter :

- Une collection unique d'affiches originales de la période 1939-1945.
- Le parcours d'un homme politique du XX^e siècle : Edmond Michelet (fonds d'archives, objets personnels, lieu de vie...)
- Une présentation "multi-supports" de la Déportation : photos, maquette...
- De nombreux objets de la vie quotidienne pendant la seconde guerre mondiale.
- La Résistance locale (parcours de résistants, parachutages, maquis, tracts...)
- Exemplaires de presse écrite de 1919 aux années 1970.



Salle Delestraint, sur le camp de Dachau



Salle des parachutages

- Des témoignages audio et vidéo de résistants et déportés.
- Des expositions sur divers aspects du XX^e siècle accueillies temporairement.

Des outils pour exploiter ces ressources :

- Plus de 6 000 ouvrages inventoriés sur la seconde guerre mondiale, les IV^e et V^e Républiques, des biographies, des ouvrages à destination des scolaires...
- Un catalogue de propositions de parcours pédagogiques dans le musée.
- Des contacts avec d'autres musées et centres d'histoire.
- Une salle équipée (rétroprojecteur, projecteur diapo, TV-magnétoscope) pour travailler avec des élèves.

Des actions spécifiques du service éducatif :

- Participation à la formation continue des enseignants : stage IUFM, rencontre scientifique et pédagogique annuelle.
- Propositions de pistes de travail et de sujets pour les TPE.
- Livrets d'exploitation pédagogique sur les expositions temporaires reçues au Centre.
- Travail approfondi sur l'image de propagande.
- Préparation de projets spécifiques : accueil de témoins dans des classes, parcours sur des sites historiques, toute autre demande...

Le regard de l'Inspection pédagogique régionale

"Le Centre Edmond Michelet de Brive présente une richesse documentaire qui permet d'aborder de manière vivante et imagée la période cruciale de 1939 à 1945.

Dans une perspective de formation historique et civique, et dans le souci de profiter des lieux de mémoire et de souvenir de notre académie, je ne saurais trop encourager les professeurs à utiliser les moyens pédagogiques qu'offre son service éducatif."

Informations pratiques

Jean-Paul Grasset - IA-IPR d'histoire-géographie

Centre d'études et musée Edmond-Michelet

4, rue Champanatier - 19100 Brive-la-Gaillarde

Tel : 05 55 74 06 08

Fax : 05 55 17 09 44

E-mail : cem@centremichelet.org

Site Internet : www.centremichelet.org

Ouvert toute l'année, sauf dimanche et jours fériés



EDMOND MICHELET

1899-1970

Edmond Charles Octave Michelet est né à Paris dans le XIX^e arrondissement, le 8 octobre 1899.

Début 1918, il s'engage volontairement dès ses 18 ans pour la durée de la guerre. Affecté au 126^e régiment d'infanterie de Brive, il découvre la Corrèze et Brive où il se marie. Il milite à l'ACJF (Action catholique de la jeunesse française) dont il devient le président en Béarn puis en Corrèze lorsqu'il se fixe définitivement à Brive en 1925. En 1932, il développe les Équipes sociales, créées par Robert Garric en 1919, dont le but était de faciliter l'ascension professionnelle, intellectuelle et morale de ses membres défavorisés en dehors de toute idée de cloisonnement.

Devant la montée du nazisme il crée le Cercle Duguet, un groupe de réflexion qui organise, entre autres, une série de conférences intitulée : "*Les dangers qui menacent notre civilisation*". Parmi les titres de celle-ci : "*Comment défendre la personne humaine en danger ?*", "*L'état totalitaire*", "*Le racisme*", "*L'antisémitisme*".

Père de famille, il n'est pas mobilisé en 1939, mais organise le Secours national pour venir en aide aux nombreux réfugiés. Il pose un premier acte de résistance dès juin 1940 en distribuant avec des amis, dans les boîtes aux lettres de Brive, un tract reprenant un texte de Péguy : "*Celui qui ne se rend pas a raison contre celui qui se rend*". Fin 1940, "Duval", tel est son pseudonyme, organise le groupe "Liberté" qui s'intègre au mouvement "Combat" fin 1941. En 1942, il en devient chef régional puis prend la direction de la région 5 des MUR (Mouvements Unis de la Résistance).

Michelet est arrêté pour ses activités de résistance par la police allemande le 25 février 1943. Emprisonné d'abord à Fresnes, au secret pendant 6 mois, il est déporté à Dachau le 15 septembre 1943. À la libération du camp, le 29 avril 1945, il représente la France au Comité international et s'occupe du rapatriement de tous les Français ainsi que de celui des Espagnols internés. Il rentre en France le 27 mai 1945.

En juillet 1945, il est désigné par le MLN (Mouvement de libération nationale) comme membre de l'Assemblée consultative provisoire. Le 21 octobre 1945, il est élu député de la Corrèze à la première Assemblée constituante dans les rangs du MRP (Mouvement républicain populaire).

Il devient en novembre 1945, ministre des Armées du gouvernement de De Gaulle. En juin 1946, il est élu député à la deuxième Assemblée constituante et en novembre 1946, il est élu député à la première Assemblée législative. Battu aux élections législatives du 17 juin 1951 en Corrèze, il est élu en mai 1952, conseiller de la République et devient vice-président de la Haute Assemblée en 1958.

En 1954, il dirige la délégation française à l'ONU. En juin 1958, Michelet devient ministre des Anciens Combattants, fonction qu'il conserve jusqu'en janvier 1959, puis ministre de la Justice du gouvernement de Michel Debré, entre le 8 janvier 1959 et le 24 août 1961.

Il entre au Conseil constitutionnel en février 1962. Le 12 mars 1967, il est élu député de la première circonscription du Finistère (Quimper). Un mois plus tard, Edmond Michelet revient au gouvernement comme ministre chargé de la Fonction publique.

QUELQUES TEXTES DE PEGUY

- §... Celui qui ne se rend pas a raison contre celui qui se rend, c'est la seule mesure, et il a raison absolument, je veux dire que la raison qu'il en a est un absolu, et que l'excédent pour ainsi dire qu'il a sur l'autre, l'écarté, l'emportement qu'il a sur l'autre est un absolu.

- § - En temps de guerre celui qui ne se rend pas est mon homme, quel qu'il soit, d'où qu'il vienne, et quel que soit son parti. Il ne se rend point. C'est tout ce qu'on lui demande. Et celui qui se rend est mon ennemi, quel qu'il soit, d'où qu'il vienne, et quel que soit son parti. Et je le hais d'autant plus que par les jeux des partis politiques il prétendrait s'apparenter à moi.

- § - Quels que soient les partis celui qui ne rend pas une place française est le droit héritier de tous ceux qui n'ont pas rendu des places françaises. Rochereau dans Belfort (et Masséna dans Gènes) sont les droits héritiers de celle qui fit lever le Siège d'Orléans. Ils en sont les héritiers spirituels comme ils en sont les successeurs temporels. Ils sont de sa filiation spirituelle et de sa communion spirituelle et non pas seulement de sa race. Et Trochu, avec toutes ses capucinades, n'en est pas.

- §... Autant il est permis, autant il est beau, autant il est profond de demander par la prière, de demander dans la prière le couronnement de fortune et ce sort des batailles qui ne réside que dans l'événement, autant il est stupide, et il est de désobéissance de vouloir que le bon Dieu travaille à notre place, et d'avoir le toupet de le lui demander. Demander la victoire et n'avoir pas envie de se battre, je trouve que c'est mal élevé.

- §... Celui qui défend la France est toujours celui qui défend le royaume de France. Celui qui ne rend pas une place peut être tant républicain qu'il voudra et tant laïque qu'il voudra. J'accorde même qu'il soit libre-penseur. Il n'en sera pas moins petit cousin de Jeanne d'Arc. Et celui qui rend une place ne sera jamais qu'un salaud, quand même il serait marguillier de sa paroisse. (Et quand même il aurait toutes les vertus. Et puis on s'en fout de ses vertus. Ce que l'on demande à l'homme de guerre, ce n'est pas des vertus. Et ce que Jeanne d'Arc demandait à ses hommes, ce n'était pas des vertus, c'était une vie chrétienne. Et c'est infiniment autre chose. La morale a été inventée par les malingres. Et la vie chrétienne a été inventée par Jésus-Christ).

- §... Il ne fait aucun doute que la France a deux vocations dans le monde et que si elle est quelquefois fatiguée au temporel et même au spirituel, et diminuée, et quelquefois pauvre de forces c'est qu'elle est doublement fidèle, c'est qu'elle est fidèle deux fois, c'est qu'elle a à pourvoir à deux tâches, et à deux fidélités, à sa vocation de chrétienté et à sa vocation de liberté...

L'ARGENT (Pages 168 et suivantes)
(Edition Galimard - 1932)

Après mai 1968, il est ministre d'État sans portefeuille. Après les élections des 23 et 30 juin 1968, avec la formation du gouvernement Couve de Murville, il retrouve son banc de député du Finistère à l'Assemblée. Il le quitte le 22 juin 1969 pour recueillir les Affaires culturelles dans le gouvernement Chaban-Delmas où il succède à André Malraux. Il occupe ce poste jusqu'à sa mort, le 9 octobre 1970, à Marcillac près de Brive.

Edmond Michelet a reçu le prix littéraire de la Résistance en 1959 et le Grand prix littéraire franco-belge de la Liberté en 1960 pour son ouvrage de souvenirs *Rue de la Liberté*. Il était président de l'Amicale des Anciens de Dachau dont il sut maintenir l'unité malgré la guerre froide et président fondateur de l'Association France-Algérie en 1963.

Bibliographie sommaire

Claude Michelet. *Mon père Edmond Michelet*, Paris, Robert Laffont (Pocket), 1990.

Jean Charbonnel. *Edmond Michelet*, Paris, Beauchesne, 1987.

CENTRE D'ÉTUDES ET MUSÉE EDMOND MICHELET
Brive-le-Gaillarde



Salle Anna Garcin-Mayade

BIOGRAPHIE D'ANNA GARCIN-MAYADE

Anna Garcin-Mayade est née à Pontgibaud, dans le Puy-de-Dôme, le 17 janvier 1897.

Elle va vivre, avec sa mère, à Paris, où sa tante et son oncle tiennent une boutique de tableaux, à Montmartre. Elle habite dans le même immeuble que Suzanne Valadon et son fils Maurice Utrillo, et peint très souvent avec lui.

À 18 ans, son professeur de croquis n'est autre qu'Auguste Renoir.

Anna est passionnée de peinture. Elle baigne dans ce milieu d'artistes marginaux talentueux mais désargentés : Aristide Bruant, Francisque Poulbot... et doit se rendre à l'évidence : elle doit gagner sa vie. Âgée de 42 ans, elle est nommée professeur de dessin à Épinal, dans les Vosges.

Elle ne cache pas ses convictions politiques et, lorsque éclate la seconde guerre mondiale, elle s'engage dans la Résistance.

Elle écoute la radio de Londres, récupère des armes sur les champs de bataille d'Épinal.

Sa vie bascule le 30 octobre 1943, alors qu'elle a 46 ans.

Ce jour-là, comme l'avait réclamé le général de Gaulle, sur Radio-Londres, elle demande à sa classe de première de respecter une minute de silence. Deux élèves la dénoncent. Elle est arrêtée par la police française et condamnée à cinq ans, pour "activités communistes et manifestations anti-allemandes".

Elle est emprisonnée à Romainville, puis déportée à Ravensbrück, le 10 mai 1944, où elle a pour matricule le numéro 39 119.

Accusée de sabotage, elle est transférée à Rechlin, camp disciplinaire, appelé "camp de la mort lente", qui est un véritable mouroir. Elle fait la connaissance de Paulette Pradel, résistante tulliste, qui lui donne le courage de continuer à dessiner.

Elle fait des croquis illustrant la vie du camp : l'organisation systématique de la dégradation, la recherche de l'avitissement, les coups, la faim...

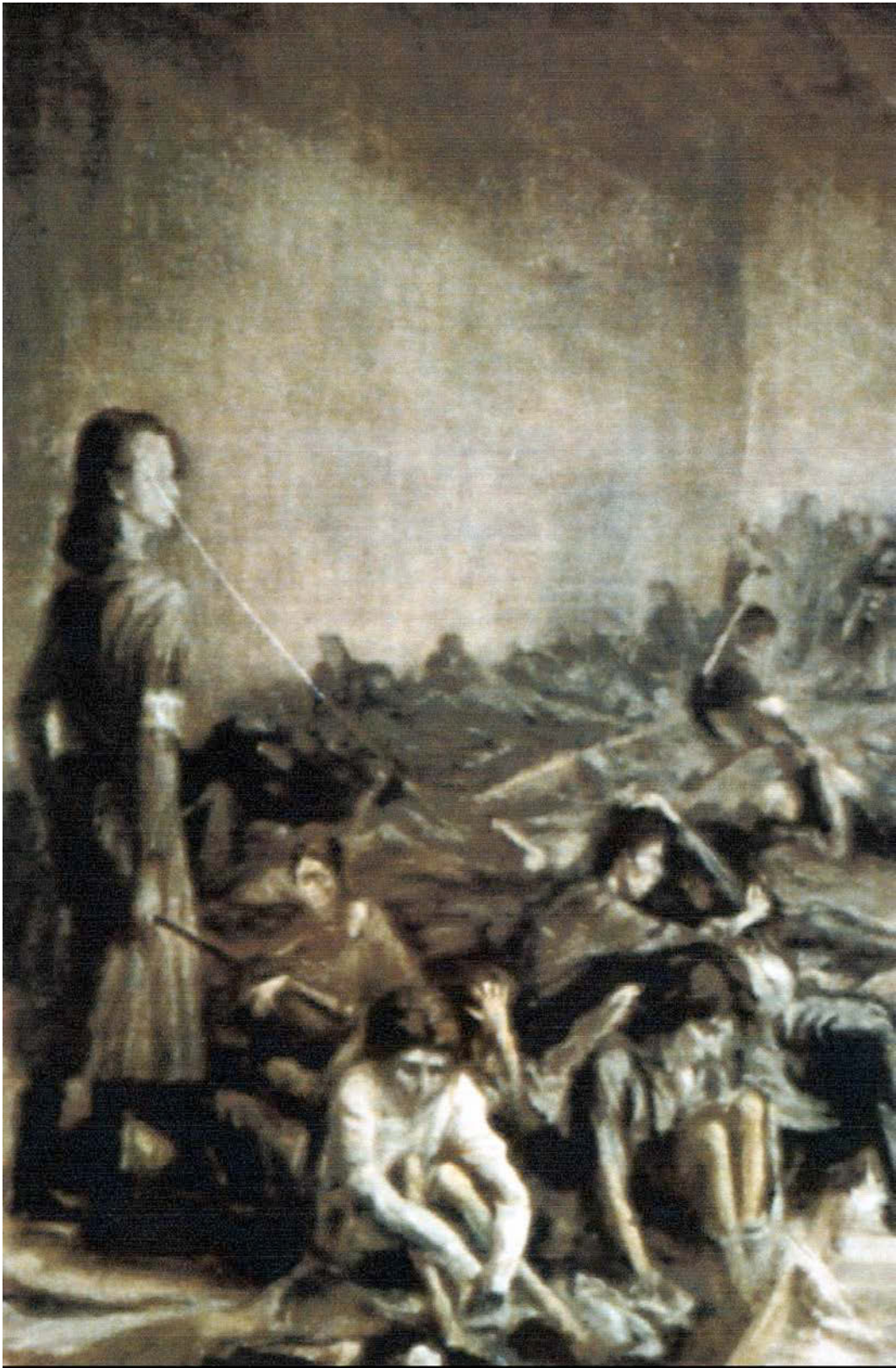
Libérée par la Croix-Rouge suédoise, ses dessins furent détruits par crainte de contamination du typhus.

De cette période Anna Garcin-Mayade n'oubliera rien. Elle réalisera de mémoire toutes ses œuvres, de techniques différentes, fusain, huile, lavis.

Certaines auront pour signature : 39 119, son numéro de matricule.

Après la Libération, Anna Garcin-Mayade est professeur de dessin au lycée d'Arsonval à Brive jusqu'à sa retraite en 1960.

Elle décède le 3 mai 1981 à Pontgibaud.



Un des tableaux d'Anna Garcin-Mayade sur la déportation



COMBATS POUR LA LIBÉRATION DE BRIVE

Récit des événements vécus par Francis Malard, caporal "Dix de Der"

Les troupes d'occupation allemandes, attaquées sans répit depuis le débarquement allié du 6 juin 1944 par les maquisards en embuscade le long des routes et des voies ferrées, décident, au mois de juillet, de se retrancher dans les principales villes du département : Brive, Tulle, Egletons, Ussel.

Les 800 Allemands de la garnison de Brive se retranchent dans le collège Cabanis (actuellement lycée d'Arsonval) et établissent des postes fortifiés et puissamment armés sur toutes les artères pénétrant dans la ville : au pont Cardinal, au pont de la Bouvie, route de Bordeaux, route de Toulouse, route de Meyssac en particulier.

Début août le commandement FFL décide d'investir ces villes pour empêcher toute tentative de fuite et, par une action à la fois militaire et psychologique de harcèlements quotidiens, de contraindre les troupes allemandes à la reddition.

C'est ainsi que la 2^e compagnie du lieutenant "Gilbert" (Chambon) du bataillon "As de cœur", commandé par "Romain" (commandant Merlat, rescapé de Sainte-Féréole) prend position au "Rocher Coupé".

J'en fais partie, comme caporal "Dix de Der", dans la section de l'adjudant "Paul". La journée, nous sommes en embuscade sur le bord de la route de Meyssac et le soir, à la nuit tombante, nous allons attaquer le poste situé vers le pont de la voie ferrée de Tulle. Au cours de ces attaques, nous avons un blessé : le maquisard "La cuve" (une balle dans un genou). Par contre, les Allemands subissent de lourdes pertes et à ce propos une anecdote mérite d'être contée.

Deux de nos gars "Belzébuth" (un Alsacien de dix-sept ans nommé Ballender) et "Kroutof" ont repéré près du poste la maison qui sert de campement aux Allemands. Un soir ils préparent chacun une bombe artisanale composée d'une boule de plastic, d'un détonateur et d'une mèche. Sans rien dire à personne ils descendent vers la maison en question et, en passant par les jardins, ils arrivent sans faire de bruit sous les fenêtres grandes ouvertes car il fait très chaud. L'a, ils allument tranquillement leur mèche et attendent qu'elles soient presque consumées.

Juste avant l'explosion, ils les envoient à l'intérieur où une quinzaine d'Allemands sont en train de dîner. Nous entendons les détonations qui nous intriguent. Un moment après l'explication arrive avec nos deux compères qui déclarent dans un grand éclat de rire : "*Nous leur avons servi, au dessert, une bombe glacée, qui les a tous refroidis !*"

Cet épisode illustre bien l'état d'esprit qui régnait chez nous et laisse à penser quel pouvait être celui des Allemands.

Quelques jours plus tard nous recevons l'ordre de changer de position pour aller nous installer sur la colline des Aubarèdes. Le poste que nous devons attaquer tous les soirs se situe au carrefour du

pont de la Bouvie et de la route de Varetz. Sa situation nous paraît tout de suite plus vulnérable. Elle nous permet, en nous séparant en quatre groupes, d'effectuer un tir convergent de quatre directions différentes : trois vers le poste et une vers la maison campement.

L'emplacement qui m'est assigné avec mon camarade Lacroix (tué plus tard au combat en Allemagne) se situe devant le "Café des Rosier"» (actuellement "La Charrette"). Le soir du 15 août 1944, la 2^e compagnie s'apprête à l'attaque du poste comme d'habitude. La section du sous-lieutenant "Roro" (Castagne) est déjà partie. Celle de l'adjudant "Paul" suit. C'est à ce moment qu'un agent de liaison apporte un ordre du PC du colonel "Hervé" (Vaujour) qui commande la brigade de l'Armée Secrète : *"Des pourparlers sont entrepris avec les Allemands, il ne faut pas attaquer"*.

Enfreignant les ordres reçus nous attaquons quand même avec plus d'ardeur sans doute que d'habitude ou peut-être plus d'adresse, à tel point que le poste est réduit au silence.

Prudemment, des éclaireurs s'approchent et constatent que les Allemands sont morts près de leur mitrailleuse. Ceux de la maison de garde ont fui après avoir accroché un linge blanc aux fenêtres.

La route est libre !

La 2^e compagnie s'engage par cette brèche jusqu'au collège Cabanis en s'abritant derrière les murs d'enceinte et les arbres. Devant la grille d'entrée se trouve une sentinelle qui, surprise, s'apprête à lancer une grenade. Elle est rapidement désarmée. C'est alors que le sous-lieutenant "Roro", le plus intrépide de tous, dit : *"Planquez-vous et attendez-moi, je vais voir le colonel"* et, précédé de la sentinelle allemande, il pénètre seul dans la garnison.

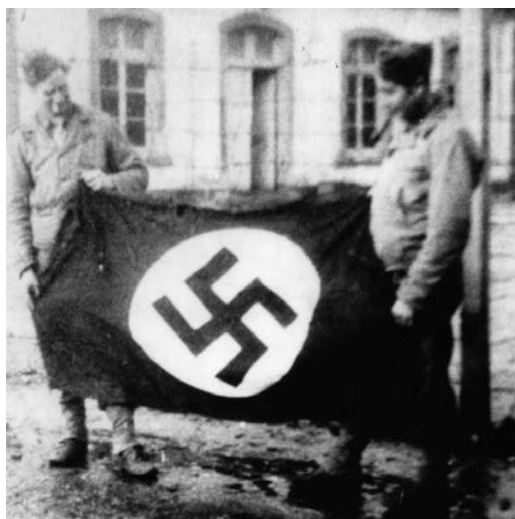
Imaginez la stupéfaction du colonel Bohmer voyant entrer dans son bureau ce jeune officier lui disant sans préambule : *"Mes hommes investissent le collège. Nous sommes prêts à attaquer, il faut vous rendre !" Réponse du colonel Bohmer : "Je suis en pourparlers avec vos chefs. J'ai bien l'intention de capituler mais je ne peux pas me rendre à un sous-lieutenant."*

"Tant pis pour vous, nous attaquons !" rétorque "Roro" en reprenant la porte. Quelle audace ! Nous étions à peine 50 à l'extérieur contre 700 à 800 Allemands. Le colonel Bohmer le fait rattraper par la sentinelle pour lui dire : "C'est bon ! Je donne l'ordre de désarmer. Vous pouvez faire entrer vos hommes pour contrôler".

C'est ainsi que la garnison allemande de Brive a déposé les armes dans la cour d'honneur du collège Cabanis devant une poignée de maquisards, à la nuit tombée, le soir du 15 août 1944.

Brive était la première ville de France libérée par ses propres moyens; ce qui lui vaudra une citation à l'ordre de l'armée.

Le drapeau hitlérien à croix gammée qui flottait sur la garnison depuis des années, pris ce soir là en compagnie de mon camarade "Dorothee" (Jean Leysenne), a été remis plus tard par mes soins à M^{elle} Guillot, Conservateur du musée. Il figure à l'heure actuelle au musée de la Résistance et de la Déportation Edmond Michelet. On peut y voir également le pistolet du colonel Bohmer récupéré le même jour par le camarade "Ritou" (Henri Mazaud, tué au combat, plus tard, en Allemagne) et qui m'a été remis par sa famille.



Disons, pour la vérité historique, que la reddition a bien été signée en présence des colonels Vaujour, Guédin, Jacquot, du capitaine Jack, par le colonel Bohmer au château de la Grande Borie, à 21 heures 15.

Vers 22 heures, le colonel "Hervé" est arrivé à Cabanis, non pas pour nous féliciter, mais pour nous faire des reproches, prétendant que nous étions des inconscients et que nous avons pris le risque de faire échouer les négociations.

Un bon chef militaire ne pouvait sans doute pas parler autrement, puisqu'il avait la responsabilité de ses hommes. Mais c'est quand même le cœur gros que nous avons passé cette première nuit de liberté, à laquelle nous aspirions tant, consignés dans le collège.

En ville c'était la liesse... Mais le bruit des bouchons de champagne et des baisers des jeunes filles n'est même pas parvenu jusqu'à nous.



8 AOÛT 1944 : ENLÈVEMENT D'UN TRAIN EN GARE DE BRIVE (CORRÈZE)

Récit de René LADRIÈRE "Capitaine Louis" (mécanicien de locomotives à vapeur à la SNCF)

L'enlèvement d'un train en gare de Brive, le 8 août 1944, fut la plus spectaculaire des actions des FTPF. Au petit matin, René Ladrière enlève au nez et à la barbe des Allemands un convoi en instance de départ pour le Reich. Il transporte des tonnes de vivres, 2 cuisines roulantes, 16 canons Hotchkiss de 25 mm, et 200 déportés au travail de la Manufacture d'armes de Tulle.

"...Je revins au camp plus rassuré, et enfin le jour ou plutôt la veille du jour J arriva. Tous les responsables intéressés avaient été avertis, j'avais toutes les réponses et le travail commença. Nous

partions à quatre pour emmener ce fameux train. Quatre de la 2319^e compagnie, quatre cheminots, quatre mécaniciens. Pour bien situer les faits, je dirai leur nom de guerre : "Marceau", "Marc", "Guy", "Louis", "Louis" étant moi-même. Je pars vers 3 heures de l'après-midi avec "Marceau" à bicyclette. "Marc" et "Guy" viendront en voiture plus tard jusqu'à la barrière après la gare d'Ussac. Je leur interdis de dépasser cette barrière avec la traction qui reviendra au camp. On aurait dit que je devinais le danger de dépasser cette barrière. En effet avec "Marceau", en arrivant sur notre vélo aux premières maisons de Brive, aux Beylies-Basses, nous vîmes des camions allemands chargés de soldats avec F-M en batterie prêt à tirer. Il est très difficile d'expliquer ce que j'ai ressenti à ce moment là, et pour bien comprendre il faut se mettre à notre place. Nous avions chacun deux grenades à la ceinture, plus un colt avec chargeur complet, plus une balle dans le canon. Comme nous ne savions quel était le but de cette expédition, nous pouvions supposer qu'il y avait eu des fuites dans nos rangs, que nous étions trahis, qu'ils venaient pour nous. Il était trop tard pour reculer, nous ne pouvions plus fuir. Je regardais "Marceau" et lui dis : *"Allons-y Paul"*. Heureusement ce n'était pas pour nous mais nous avions eu chaud. Un peu plus tard "Marceau" me quittait pour aller chez lui faire une visite en me promettant d'être au rendez-vous à 22 heures au dépôt en passant par des chemins détournés. De mon côté, je passais embrasser ma femme et mes enfants que je n'avais pas vus depuis quelques jours. Dès que je fus à la maison, l'idée de repartir aussitôt me vint à l'esprit. Si nous étions suivis, si les Allemands arrivaient pour nous arrêter. Quel gâchis ! Les ordres étaient donnés, je savais que dans quelques heures des centaines d'hommes allaient se mettre, en marche vers la gare d'Ussac. Et si les Allemands nous attendaient là-bas ? Toutes ces suppositions absurdes me harcelaient et m'énervaient au plus haut point. D'autre part, je croyais lire un reproche dans le regard de mon fils âgé de trois ans. Ma fille, alors âgée d'un an, ne paraissait pas s'inquiéter outre mesure. Avais-je le droit de sacrifier ma vie pour abandonner tout ce que j'avais de plus cher au monde ? Toutes ces pensées doivent être l'apanage des gens qui ont des responsabilités devant le danger. J'avais hâte d'être à 5 heures du matin. L'action ne me déplaisait pas mais ce qui me tourmentait le plus c'était l'attente. Je dois rendre ici hommage à ma femme qui ne m'a jamais fait de reproches à ce sujet, elle avait plus confiance que moi dans la réussite de mes projets et ceci a été pour moi un grand réconfort.

Je restais peu de temps chez moi et m'en allais au dépôt bien avant l'heure du couvre-feu. Dans une vieille automotrice désaffectée qui était garée dans un coin, j'ai attendu mes trois compagnons. Il faut que je dise ici que j'ai passé dans cette machine la nuit la plus pénible de ma vie. Un peu avant 22 heures deux compagnons du "voyage", "Guy" et "Marc", arrivèrent comme prévu mais le troisième ne vint pas. Dès lors, les plus noires pensées m'assaillirent. "Marceau", que je venais de quitter il y avait quelques heures, n'était pas au rendez-vous.

Les Allemands n'avaient cessé de tirer de tous côtés sur je ne sais quoi, et j'en venais à croire qu'il avait été tué, ou seulement blessé mais qu'il ne pouvait venir. Mon plan était fait, j'avais besoin de lui et voilà qu'au dernier moment il n'était pas là. À nouveau je voyais l'échec et dans les heures qui suivirent ce fut terrible, je n'osais exprimer clairement mes craintes à mes deux autres camarades mais j'étais très inquiet. Pendant le reste de la nuit, j'avais paré au plus pressé et décidais qu'il nous fallait nous passer de ses services et au lieu de monter à trois en gare nous monterions à deux et laisserions le troisième au poste A comme prévu pour "Marceau".

La suite des événements devait encore me faire modifier mes plans. Nous avons donc passé une nuit agitée, sans bruit pourtant, sans mouvement, mais une nuit à nous tourmenter par suite d'événements imprévus. J'ai dû inquiéter mes deux compagnons pendant cette nuit d'angoisse mais il était difficile de se maîtriser dans de telles circonstances.

Enfin vint l'heure de l'action, il était l'heure de préparer la machine. Je dois expliquer ce qu'est une préparation de machine à vapeur. La machine à vapeur à l'arrivée d'un train est mise en réserve ; c'est-à-dire que l'on prépare son feu de façon qu'il ne s'éteigne pas, mais en même temps qu'il ne produise pas de vapeur. Avant le départ pour une nouvelle destination, on nettoie ce feu, ou plutôt le foyer, par le moyen d'une grille à bascule dont l'extrémité s'ouvre en manœuvrant un volant de la cabine de conduite. Une fois la grille ouverte, on fait tomber les mâchefers et scories sur la voie et

après on remonte la grille, on étend le feu en réserve sur la grille propre et on étale sur ce feu du charbon frais dont on active la combustion par le souffleur.

Le souffleur est une aspiration d'air produite par la vapeur projetée dans la cheminée de la locomotive. La préparation d'une machine à vapeur demande environ 1 heure 30 car une fois le feu nettoyé, il ne reste presque plus de pression, 3, 4 ou 5 kilos environ. Il faut alors remonter cette pression à l'aide du souffleur en mettant une faible couche de charbon frais sans poussière, alors à mesure qu'il brûle on ajoute à nouveau du charbon ou plutôt de la brique écrasée à petits bouts. Et ainsi par la combustion forcée la pression remonte petit à petit jusqu'à la pression normale de la machine. Les pressions les plus courantes sont 12 ou 16 kilos au centimètre carré.

Quand la pression maximale est atteinte, on nettoie les cendriers à l'aide d'arroseurs, puis on remplit la chaudière d'eau à la hauteur voulue. On emplit le tender à son tour en se mettant à la grue. On est prêt pour démarrer.

Tout en accomplissant cette besogne, mes camarades du dépôt nous avaient demandé où nous allions, nous avons répondu "faire une manœuvre" et enfin l'heure des choses sérieuses arriva.

Nous étions prêts à partir pour une destination connue, mais combien dangereuse. À 4 heures 30 nous partons avec notre machine, il y avait bien une petite difficulté ; en passant devant le poste d'aiguillage du dépôt il fallait annoncer le numéro du train à assurer. Nous nous arrêtons et disons que nous allons faire une manœuvre en gare. L'aiguilleur ne nous demande pas d'autres explications et nous donne la voie libre. Nous redémarrons, et aussitôt passé le pont, sous la ligne de Limoges, nous entendons crier. Un coup d'œil dehors et quelle joie pour moi de reconnaître "Marceau" qui arrivait enfin. Il nous crie qu'il allait à son poste. En effet, chacun connaissait son travail à l'avance et celui de "Marceau" consistait justement à occuper le poste d'aiguillage A jusqu'au passage du train. Je dirai plus loin pourquoi.

Un grand soulagement, presque une joie, éclaira mon visage. Le jour se levait, il taisait très beau, il fallait réussir, nous n'avions plus le droit d'échouer. Quelques minutes plus tôt je doutais presque, et maintenant j'avais la certitude de réussir. "Marceau" arrivant au moment précis où nous avions besoin de lui, car s'il n'était pas venu, "Guy" ou "Marc" aurait pris sa place mais il me manquait un homme, je l'aurais remplacé en gare peut-être mais tout s'arrangeait.

Nous montons en gare, et l'aiguilleur du poste B nous reçoit sur une voie à côté du train en question. Nous nous arrêtons à hauteur de la machine, et je descends sur le quai où je trouve un responsable légal. Vivement il m'explique que tout est prêt. Les deux rames sont raccordées, les canons se trouvent en queue, les voyageurs en tête. La locomotive qui est attelée dessus est en pression, les demi-accouplements de freins sont enlevés, le vide est fait sur tous les véhicules. Il ne restait donc plus qu'à partir mais dans la bonne direction. Tout s'annonçait bien, il fallait continuer, je remercie le camarade et dis à "Guy" et "Marc" de laisser la machine avec laquelle nous étions montés, que nous allions prendre l'autre. Je la préférais d'ailleurs car c'était une 150, machine puissante pour la remorque des trains de marchandises lourds, alors que nous avions été obligés de préparer une 230, machine pour train léger, nous avions pris celle-là parce que nous étions obligés. Il n'y en avait pas d'autre en feu.

La machine puissante était utile car la rame était longue, et si nous n'avions pas de rampe à monter, nous avions une déclivité et le train n'étant pas freiné, nous devons être maîtres de notre vitesse. Nous nous dirigeons donc vers l'autre machine où nous montons tous les trois. L'équipe de conduite que nous connaissions bien sûr ignorait tout de nos intentions, et après les avoir salué tous les deux, je leur dis que nous allions avoir besoin de leur machine ; comme ils paraissaient surpris, nous avons déboutonné nos vestes et sans autre explication ils comprirent que nous étions en mission officielle en voyant les armes. Je leur dis que nous ne leur ferions aucun mal, mais qu'ils devaient m'écouter. Je leur désignais le coin du tender sur le charbon, les priant de s'asseoir et de ne plus bouger. Ce qui fut fait, "Marc" se mit aux commandes de la machine, "Guy" à ses côtés et moi il me restait une mission délicate, aller au poste d'aiguillage B pour obtenir la voie libre. Il était convenu avec "Marc" et "Guy" qu'une fois la bonne direction obtenue, je leur donnerai l'ordre de partir du poste en faisant tourner une lanterne. Je m'en allais donc au poste B. Ce poste a ceci de

particulier : il est surélevé, comme bâti sur pilotis. Je montais les escaliers et je rentrais dans le poste. Un salut bref et je dis également aux aiguilleurs que j'ai besoin de leurs services. Comme ils me regardaient tous les deux, je déboutonnais ma veste et immédiatement ils avaient compris. Je leur expliquais que je ne leur ferai aucun mal, mais qu'ils devaient m'écouter. Puis je vis un troisième homme couché sur un banc dans un coin, je leur dis de le réveiller aussitôt, ne voulant pas avoir de surprise, je lui montrais également la panoplie et lui ordonnais de rester assis et de ne rien dire.

M'adressant alors à l'aiguilleur responsable du poste, je lui demande le numéro de la voie sur laquelle était le train avec la machine en tête, je la savais mais tout ceci était pour qu'il n'y ait pas d'erreur. Je lui demande alors s'il lui était possible de me donner la direction de Limoges, mais sur la voie 1, c'est-à-dire à contre sens de la marche normale des trains. Je dois expliquer ici cette marche. Quelques jours plus tôt j'avais coupé les aiguilles de la gare d'Ussac, sur la voie 2, et il ne nous était plus possible, partant sur la voie 2, de revenir à quai en gare. Or, pour décharger les canons il nous fallait le quai. L'aiguilleur me répond qu'il était possible de la faire, alors je le prie de s'exécuter immédiatement. Je dis alors aux aiguilleurs de bien faire attention qu'il n'y ait pas d'erreur, que nous les tiendrons pour responsables si nous ne prenions pas la bonne direction. Ils me répondirent tous les deux que je pouvais être tranquille, qu'il était bien fait selon mon désir. À ce moment je dis à un aiguilleur de me donner le poste A au téléphone. Il me passe aussitôt l'appareil et j'entends "Marceau" au bout du fil. Je lui explique rapidement qu'il n'aura pas à intervenir, que nous partons directement sur la bonne voie depuis la gare. J'avais placé "Marceau" au poste A pour le cas où le train d'après sa position en gare n'aurait pu prendre la bonne voie, il nous était possible de la reprendre au passage de ce poste, situé à 8 ou 900 mètres environ.

Je lui dis de se tenir prêt et je raccroche. Je me fais certifier par les aiguilleurs que tout est prêt et leur fais une dernière recommandation. Je leur demande d'attendre une dizaine de minutes avant de signaler ce qui venait de se passer, je les prie de ne donner aucun nom des hommes participant à cette opération et pour les rassurer, je casse tous les téléphones en prenant l'écouteur et en tirant un coup sec sur le fil, je n'en laisse aucun, même celui de régulateur de section. Il était inutile de casser ce dernier car tous les fils de téléphone avaient été coupés sur la ligne Brive-Limoges quelques instants auparavant par un de mes adjoints.

Tout ceci s'était passé pendant quelques secondes, dans moins de temps qu'il n'en faut pour l'expliquer, et c'est alors qu'arrivait le moment fatidique. Je prends une lanterne allumée dans le poste, et je sors à la porte qui fait face à la gare. Je dis bien une lanterne allumée, car à ce moment il ne faisait pas encore jour, seul l'horizon côté est commençait à pâlir.

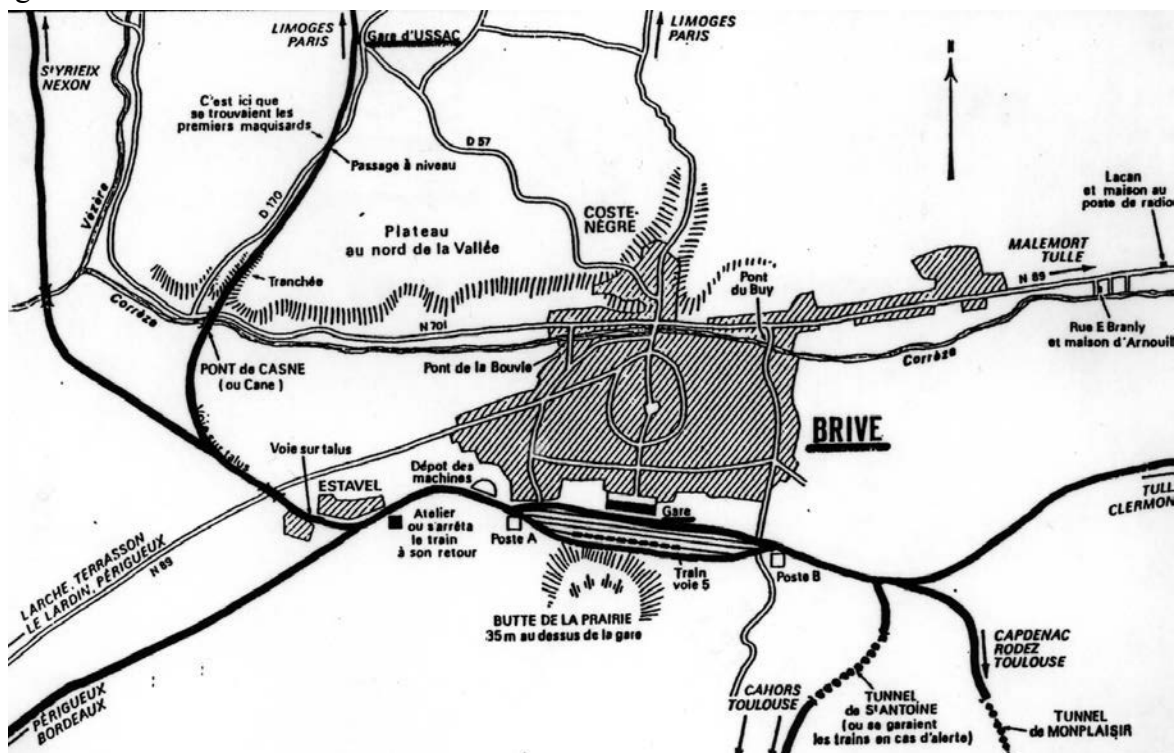
Et alors, le cœur serré mais confiant, je crois me souvenir que ma main tremblait, je tais le tour de lanterne convenu, puis un deuxième et là les événements allaient se précipiter en cascades.

Tout d'abord j'ai eu un pincement au cœur, j'avais recommandé à "Marc" de démarrer doucement pour ne pas donner l'éveil aux Allemands. Or, par une ironie du sort, le régulateur de la locomotive était très doux à manœuvrer et le train assez long. Au premier coup de régulateur, le train ne démarre pas et c'est là que j'ai eu mal. Deuxième coup au régulateur, et le voilà ouvert en grand. La vapeur est admise à fond dans les cylindres, et c'est le patinage inévitable : du haut du poste j'entends la machine vibrer, cracher, s'emballer. Heureusement, ce mouvement d'humeur est vite passé et bientôt j'entends le mouvement régulier du train qui s'ébranle. Je descends rapidement les escaliers car si j'avais été à la tâche, je voulais aussi être de la fête. Je devais monter au passage car le train venait vers moi. Là, je me rappelle que j'ai failli me faire écraser. Dans l'énervement de l'attente, devant le danger que nous courrions si nous étions découverts, "Marc" avait mal réglé sa vitesse, et en passant au poste j'ai eu beaucoup de mal à monter en marche. Je m'étais mis sur le passe-pied pour être plus élevé mais la vitesse était déjà trop grande pour monter facilement. Heureusement que j'avais les bras solides ; au passage j'ai réussi à m'accrocher aux rampes d'accès de la cabine de conduite, mais par la vitesse, mon pied que j'avais posé sur le bord du marchepied a glissé, et me voilà suspendu par les bras. Enfin, après un second essai, j'ai réussi à monter. J'en étais

quitte avec une jambe écorchée sur vingt centimètres, mais je pouvais aussi bien passer sous le train si j'avais lâché les mains courantes.

Assez parlé de moi. Je ne sentais pas la douleur. J'avais d'autres soucis plus importants. Nous avions démarré, quelle joie, mais ce n'était pas fini. Un coup d'œil en arrière, je vois tout le train qui nous suit docilement ; nos regards se croisent avec mes compagnons, et sans un mot nous échangeons un sourire. À une centaine de mètres après le poste B, nous prenons une déclivité de 10/1 000 ; un centimètre au mètre, cela paraît peu mais avec un train de 800 ou 900 tonnes, et sans frein, ou plutôt avec le seul frein de la machine, c'est beaucoup. Aussi au passage au poste A il nous était impossible de prendre "Marceau" comme convenu ; il a compris lui-même étant mécanicien que nous ne pouvions absolument pas ralentir assez pour qu'il puisse monter, aussi il nous fit signe de continuer sans lui.

Ainsi nous avons sorti ce train. À ce moment même nous aurions voulu reculer que nous ne le pouvions plus, le destin ou plutôt le poids de notre œuvre nous poussait de l'avant et nous aurions déjà pu nous laisser aller à la joie si je n'avais eu d'autres soucis. Face à la gare de Brive, au Tilleul exactement, il y a un coteau qui domine la gare, et naturellement la ville. Les Allemands avaient choisi cet emplacement pour installer une batterie de canons. De cet endroit que je connaissais, ils pouvaient, s'ils étaient avertis à temps, nous tirer dessus sur 400 ou 500 mètres avant de rentrer dans la tranchée après le pont de Casne. Notre train avait pris de la vitesse et petit à petit je voyais se rapprocher cette tranchée protectrice et finalement nous y sommes entrés en poussant un soupir de soulagement.



Plan d'enlèvement du train

Un point très important était déjà acquis, nous avons réussi le plus difficile, nous les obscurs, les terroristes comme disaient les Allemands, nous avons marqué un point important contre les seigneurs de la guerre. Et je ne sais si c'est cette pensée ou la joie de la réussite, mais à ce moment là j'eus un instant de défaillance ; mes idées s'embrouillèrent et presque aussitôt ce fut passé pour laisser place à d'autres ennuis. Le doute me venait subitement. J'avais convoqué tout le monde à la gare d'Ussac, et nous étions bien à l'heure, mais eux étaient-ils là ? N'avaient-ils pas été empêchés par je ne sais quels ennuis ? Je ne me tourmentais pas outre mesure, mais une crainte vague, quand tout à coup des cris de joie éclatent à notre gauche. Aussitôt tout s'éveille, finies les craintes, mes amis sont là. C'est le barrage sur la route de mon ami "Alain" : il a coupé le téléphone à 4 heures 45

mais il avait fait tomber des arbres en travers du chemin, et un minage au plastic à vingt mètres en avant. Il est là avec nos hommes de la 2319^e compagnie, et ils laissent éclater leur joie. Je sais que tout à l'heure plus loin, en gare d'Ussac, nous pourrons travailler tranquilles, nous serons protégés.

J'ai dit plus haut que le train avait pris de la vitesse dans la déclivité, jusqu'au pont de la Corrèze ; passé ce pont, une rampe légère ralentit notre allure et c'est en palier que nous arrivons en gare d'Ussac, c'est-à-dire que nous arrivons doucement. En arrivant en gare, nous avons eu la joie de constater que tous étaient là, vingt-cinq camions, tous les moteurs en marche attendaient notre arrivée, je n'ai pas su exactement combien d'hommes avaient participé à cette opération car il y avait "Hercule" avec les siens, le sous-secteur B avec des hommes de plusieurs unités, des légaux d'Ussac, de Donzenac et de Brive même, et j'estime à 500 ou 600 le nombre approximatif. Ce qui fit dire au chef de cette petite gare une réplique assez amusante à l'officier allemand qui l'interrogeait après notre départ. À la question de l'officier : "*Combien étaient-ils ?*" le brave homme répondit, en se lamentant que nous lui avions écrasé tout son jardin, ses palissades, que nous étions 3 000 ou 4 000.

Mais je me suis encore éloigné du principal sujet et pourtant le temps presse. Nous ne sommes qu'à 6 kilomètres de Brive. Les Allemands doivent s'apercevoir de la substitution et peut-être déjà organiser la riposte. En arrivant en gare d'Ussac, un grondement sourd, puis un deuxième, alors à cet instant, sur la locomotive, nous laissons éclater notre joie. Ces deux explosions nous les attendions ; ce sont "Robert" et "Raymond" qui viennent de faire sauter les deux voies derrière nous.

Nous sommes couverts sur les routes et sur les voies. À notre arrivée en gare nous entrons directement à quai, notre ami "Gaston" tient l'aiguille et nous ne nous arrêtons pas, nous n'avons pas de temps à perdre avec les consignes obligatoires, nous avons déjà enfreint les règlements en venant en contre-sens.

Un autre camarade roulant "Boule" nous fait les signaux pour arrêter directement les wagons de canons à quai. Un arrêt cependant pour ouvrir les portes et voir où sont ces fameux canons. Aussitôt l'arrêt je descends et m'adressant aux ouvriers de la Manu (Manufacture d'armes de Tulle), dans les wagons de voyageurs, qui tous étonnés se demandaient où ils étaient partis, je leur donne l'ordre de rester en place et fais mettre un homme armé de chaque côté de la rame.

Ensuite je cours à l'arrière du train, salue rapidement "Hercule", "Jean-Claude" l'ancien chef du sous-secteur B, "Jérôme" le nouveau, et d'autres officiers commandant diverses unités mais tout de suite je m'aperçois que nous avons des difficultés pour sortir les canons des wagons couverts. Ces derniers sont démontés, l'affût d'un côté, le canon de l'autre, et s'il y a parmi nous des artilleurs, aucun ne connaît ce système de montage. Tout à coup il me vient une idée. Nous avons en tête du train des ouvriers de la Manu, il doit y en avoir parmi eux qui connaissent le montage de ces engins et je file à toute allure vers eux, et reviens aussitôt avec trois spécialistes, bien heureux de rendre service.

Rapidement les canons sont montés sur roues, et dès qu'un wagon est vide on avance un peu le train et on passe à un autre. Pendant ce temps les hommes qui ne sont pas employés au déchargement des canons s'empressent à vider de leur contenu les autres wagons en empruntant le chemin le plus court, les uns à travers la gare elle-même, d'autres en passant par le jardin du chef de gare qui fut saccagé je l'avoue.

Dès qu'un camion était un peu chargé on accrochait un canon derrière et il partait immédiatement vers sa base. Nous avons aussi des camions de légaux, et même des réquisitionnés pour ce jour là. Je dois citer ici les marchandises (empruntées) qui prirent le chemin du maquis. En plus des seize canons de 25 tous neufs, anti-chars et anti-aériens, avec canons de rechange et outillage, il y avait du ravitaillement : huile, graisse, vin, rhum, riz, pommes de terre, haricots, oignons, etc., du matériel de couchage, des couvertures, des matelas, de l'habillement, des treillis, des imperméables, et deux cuisines roulantes. Tout fut déchargé et entassé rapidement sur les camions. Comme il nous fallait manœuvrer pour décharger les pièces lourdes à quai, car ce quai était court, nous avons perdu du temps et c'est trois heures et plus qu'il nous fallut pour tout vider.

Un peu avant la fin du déchargement je fis descendre les ouvriers de la Manu et les rassemblais dans la cour de la gare pour leur faire une recommandation. Ces gens étaient de Tulle ou des environs, il y en avait même de Brive, et comme nous-même étions Corrégiens pour la plupart, je leur ai demandé avec insistance de ne nommer personne s'ils avaient reconnu des gens parmi nous. Je les ai même menacés de sanctions, leur disant que nous avions un service de renseignements bien organisé, si nous apprenions qu'ils avaient dénoncé quelqu'un. Puis je les ai remerciés de nous avoir aidés; je leur ai même dit qu'il n'y en avait pas pour longtemps, que la libération était proche, ce qui s'est avéré exact.

Quand les derniers objets furent déchargés, il me vint une idée ; nous allions renvoyer le train à Brive, mais cette fois tout seul sans personne à bord. J'avais fait charger le feu, la machine était en pression, nous avons fait descendre l'équipe de la machine et les avons emmenés de crainte que ne soient prises des sanctions contre eux. Nous avons fait reculer le train jusque sur les voies principales et là, après avoir ouvert le régulateur modérément, "Boule" est descendu et le train est reparti vers Brive. Il s'est arrêté au pont d'Estavel, face au dépôt, par manque de pression. Il paraît que ce fut un branle-bas de combat général au dépôt, à la gare, en ville ; les Allemands s'affairaient de tous côtés croyant que nous attaquions ; des rafales furent même tirées contre ce pauvre train qui n'y était pour rien !

À 9 heures, je partis avec le dernier camion, après avoir fait replier le barrage à "Alain". Nous avons réussi, nous avons traversé pas mal d'embûches, il y avait eu beaucoup d'imprévus mais nous avons surmonté toutes les difficultés, nous avons le droit d'être fiers, et ce qui me fit le plus plaisir encore, ce sont les applaudissements de la population de Donzenac quand nous avons traversé leur petite ville avec le dernier camion et le dernier canon.

À 9 heures 20 les Allemands arrivaient à la gare d'Ussac et quand le chef de gare leur eut dit que nous étions 3 000 ou 4 000, ils parurent terrifiés.

De toute façon s'ils ne le crurent pas ils comprirent quand même que ce n'étaient pas l'œuvre d'un petit groupe, mais le travail bien fait de plusieurs unités importantes, bien organisées. Ils ne pouvaient admettre que ce soit l'œuvre de "terroristes" ; les officiers allemands avaient dit dans un café de la ville de Brive que c'était un général canadien parachuté qui avait organisé cet enlèvement.

Ce n'était pas un général, mais des hommes bien décidés, animés d'un idéal commun : la libération de la France."

QUELQUE AFFICHES

© Centre d'études et musée Edmond Michelet



Les bobards sortent toujours
du même nid

Journée des mères
31 mai 1942



La relève commence

Libération